

L'OBS

9-15 novembre 2017

Culture



CHANSON

Daho : "Pink Floyd, Bowie et moi"

Un nouvel album, une exposition à la Philharmonie de Paris et deux livres qui lui sont consacrés : à 61 ans, ÉTIENNE DAHO est devenu CULTE. Rencontre, chez lui à Montmartre, avec le Dorian Gray de la POP FRANÇAISE

Propos recueillis par NICOLAS SCHALLER

BLITZ, Virgin/Mercury, sortie le 17 novembre.
DAHO L'AIME POP, Philharmonie de Paris (19^e),
du 5 décembre 2017 au 29 avril 2018.

Les dernières années ont bien failli être les siennes ; elles furent, contre toute attente, celles des autres. En 2013, Etienne Daho passait à deux doigts du grand sommeil. Une péritonite aiguë qui le cloua plusieurs mois dans un lit d'hôpital et sous morphine, expérience à l'origine du single « les Flocons de l'été ». Remis sur pied, Daho a vu succomber ses idoles, Lou Reed, David Bowie, Jeanne Moreau, et la mort barbare s'inviter

jusque dans les salles de concert. D'où le titre de son treizième album, « Blitz », écrit à Londres, à deux pas de l'appartement de Syd Barrett, âme fondatrice et damnée des Pink Floyd. Daho, le chantre des amours floues et des désirs ardents, y convoque le psychédéisme des années 1960 pour saisir le chaos ambiant et en appeler à la fête des sens. Il nous a reçu chez lui, dans son antre montmartrois.

Après « les Chansons de l'innocence retrouvée », votre nouvel album, « Blitz », s'ouvre sur une sirène civile annonçant le couvre-feu...

C'est un message de stress qui colle à ce que m'inspire la période actuelle. Je suis très sensible à l'anxiété qui plane, même si les médias nous présentent le monde comme un show télévisé et que tout semble irréel. A Londres, où j'habitais quand j'ai fait le disque, entre les attentats et le Brexit, le terme « blitz » revenait très souvent dans les conversations. Il est lié à un vrai traumatisme

collectif. J'aime le mot, court, son énergie. Le blitz, c'est aussi « la foudre », la lumière.

C'est un disque plus ouvert sur l'extérieur que d'habitude.

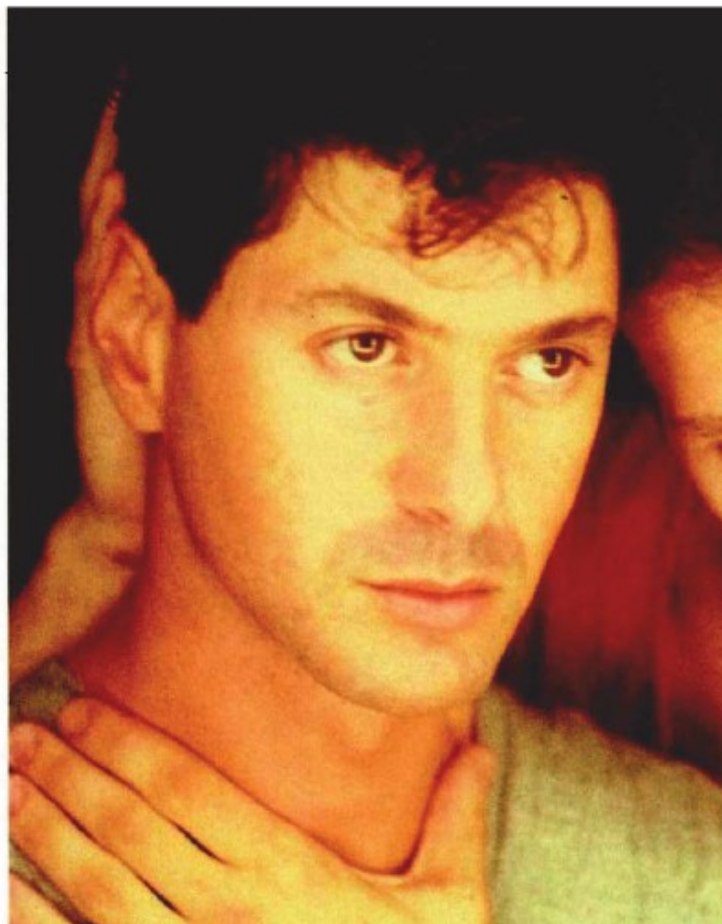
C'est le cas depuis deux albums. Après « l'Invitation », en 2007, j'ai eu la sensation de n'avoir plus rien à dire sur moi, j'avais fait le tour de mon nombril. Est alors venue l'idée de mettre en musique « le Condamné à mort » de Jean Genet, avec Jeanne Moreau en récitante. Ma manière d'écrire a changé depuis.

Qui sont « les Filles du canyon » ?

Les Dionysiaques, les Ménades, les femmes guerrières. Cet album est plein de figures mythologiques par le biais desquelles je parle d'aujourd'hui. « Les Filles du canyon » ouvrent l'album pour dire « c'est la guerre ! ».

Le terme chrétien « Kyrie Eleison » y revient plusieurs fois...

Dieu vous pardonne. « Blitz » commence avec les Dionysiaques et se termine par « Nocturne », une interprétation de l'Apocalypse de saint Jean.



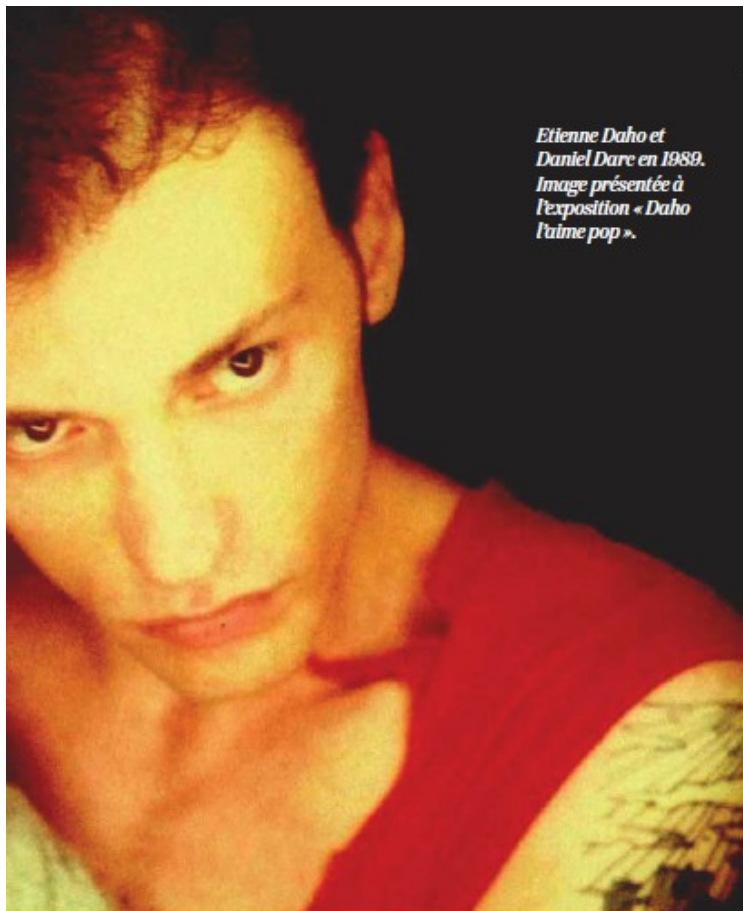
“MA RELIGION, C'EST LA CÉLÉBRATION DU BEAU”

L'agnostique que vous êtes est-il devenu mystique ?

Ma mère est catholique, très pieuse, mais je n'ai pas été élevé dans la religion. Je ne suis pas baptisé. Le catéchisme, j'y suis allé de moi-même, en dilettante, pour être avec mes copains de classe. J'ai, en revanche, la sensation de quelque chose de supérieur, d'une protection, d'un rapport aux absents... Ma religion, c'est la célébration du beau.

Pourquoi être allé vers les tonalités du rock psychédélique ?

J'ai découvert le groupe anglais Unloved. Il y a tout ce que j'aime chez eux : le *wall of sound* spectral, les *girls groups*, le psychédéisme 60's, des productions larges, très arrangées. Tout cela abordé de manière très contemporaine, sans nostalgie. Je les ai rencontrés, on a fait deux titres ensemble. Ces derniers temps, j'ai aussi écouté beaucoup de groupes psyché de la nouvelle vague californienne comme The



Etienne Daho et Daniel Darc en 1989. Image présentée à l'exposition « Daho l'aime pop ».

Holy Ways, Froth, des Français comme Moodoïd et, dans une certaine mesure, les deux premiers albums de Tame Impala. Sur « Pour nos vies martiennes », je m'étais approché de ce type d'atmosphère sans y aller vraiment. Là, je me suis lâché.

On pense à Syd Barrett, au slow rock, voire yé-yé, des années 1960.

Des choses auxquelles j'ai résisté pendant très longtemps car trop proches de moi. Il y a un peu tout ce que j'aime dans « Blitz », c'est un album en Technicolor. « The Piper at the Gates of Dawn » des Pink Floyd est le premier disque que je me suis acheté, à 12-13 ans. Pour moi, tout est là. La musique de Syd Barrett m'évoque des comptines macabres. Il composait beaucoup en mineur. Moi-même, j'écris toutes les mélodies de voix en mineur, cela crée des ambiances très mélancoliques, obscures. A Londres, j'ai appris que l'appartement de Barrett se trouvait au coin de la rue où je louais ma garçonnière – j'adore ce mot. En rôdant autour, j'ai rencontré Duggie Fields, l'ancien colocataire de Barrett, un

artiste post-moderne très excentrique. Il habite toujours là. C'est sa voix qui ouvre « les Filles du canyon » : il joue le rôle de Dieu et nous invite vers un paradis alternatif. Duggie et moi sommes devenus amis et, grâce à lui, j'ai pu passer du temps dans l'ex-chambre de Syd Barrett. Barrett, c'est Rimbaud, c'est le dieu Pan. Il a explosé en plein vol après avoir créé des choses merveilleuses. Plus que sa musique, c'est son personnage qui a nourri « Blitz ».

« TWIN PEAKS » M'A ENSORCELÉ

Parmi les slows, « Le Baiser rouge » et son côté très lynchien rappellent « les Pluies chaudes de l'été », sur l'album « Eden », qui citait le générique de « Twin Peaks », signé Angelo Badalamenti.

Vous avez raison ! Mais rien de tout ça n'est conscient. Je suis un grand fan de Badalamenti. Ses deux albums pour Julee Cruise et sa bande originale de

« Twin Peaks », je les ai en perfusion.

Et David Lynch ?

« Elephant Man » a été une claque mais c'est « Twin Peaks » qui m'a ensorcelé. J'ai fait une petite dépression quand ça s'est terminé. J'avais l'impression d'habiter dans cette ville, d'être lié à ces gens. Je n'ai pas encore vu la nouvelle saison. Je n'ai pas Canal+, pas la télé, d'ailleurs. J'ai tout fait pour essayer de le regarder légalement sur internet. Impossible ! J'attendrai la sortie en DVD. Ça m'ennuie parce que j'aime coller au temps de la diffusion. ➤➤

TOUTE L'ACTU DAHO

Bombardement d'événements autour d'Etienne Daho, en parallèle de la sortie de « Blitz ». D'abord, la publication d'« Avant la vague - Daho 78-81 » (éd. RVB Books), beau-livre retraçant, avec des photos de Pierre René-Worms, ses années rennaises, sa rencontre décisive avec Jacno et Elli Medeiros à l'occasion d'un concert de leur groupe, les Stinky Toys, organisé par un Daho pas encore chanteur mais déjà prosélyte de la bonne parole pop, que cet excès de zèle ruinerait pour plusieurs mois. Ensuite, la réédition réactualisée de « Daho » (éd. Flammarion), copieuse biographie écrite par son ami et journaliste aux « Inrocks », Christophe Conte. Enfin, une expo à la Philharmonie de Paris à partir du 5 décembre, « Daho l'aime pop ». Un voyage photographique et musical composé de 200 portraits choisis voire, pour quarante d'entre eux, signés par le chanteur. « Deux cents portraits pour résumer soixante-dix années de pop française, c'est rien du tout, précise Daho. Avec Tristan Berat, le cocurateur de l'exposition, on a privilégié les artistes qui m'ont donné envie d'être musicien, ceux avec lesquels j'ai travaillé et ceux que je veux mettre en lumière. Ça démarre avec Trenet et ça finit avec Jacques et Flavien Berger en passant par Daft Punk, la french disco - Amanda Lear, Sheila et Chic, Patrick Juvet, Cerrone - ou Dashiell Hedayat, l'un des pseudonymes de l'écrivain Jack-Alain Léger, auteur en 1970 d'un album incroyable, « Obsolète » ».

➔ C'est important de patienter, de laisser infuser, d'appeler des potes à l'étranger qui ont un ou deux épisodes d'avance. J'ai croisé Lynch à l'inauguration du *Silencio* [le club parisien dont le cinéaste a assuré le design, NDLR]. On était dans la même pièce et il me fixait. J'espérais secrètement qu'il voie en moi le prochain Bob [double maléfique de Dale Cooper, l'agent du FBI incarné par Kyle MacLachlan dans la série, NDLR]!

Lui avez-vous parlé ?

Non. Il y a des idoles que je n'approche pas. Chaque fois que j'ai vu Lou Reed, j'ai tout fait pour ne pas le rencontrer. On m'avait raconté des choses si terribles sur la manière dont il pouvait se comporter. Récemment, quelqu'un m'a envoyé un échange de mails où Lou Reed parle de moi. Il dit des choses très flatteuses sur ma voix, sur l'artiste que j'étais. C'est idiot ! Pareil pour Jerzy Skolimowski, que j'ai vu à Paris lors de la ressortie de « *Deep End* », mon film préféré.

« *The Deep End* », titre d'un morceau du nouvel album...

Un hasard total. Jade Vincent, la chanteuse d'*Unloved*, me l'a proposé sans connaître le film. Je me suis construit avec « *Deep End* » que j'ai découvert à sa sortie en 1970. J'avais l'âge du personnage, le film parlait de moi, adolescent idéaliste, de ma découverte de l'amour, ou plutôt du désir – je n'avais aucune idée de ce que pouvait être l'amour.

De nombreux titres de vos chansons font référence au cinéma : « *le Grand Sommeil* », « *Duel au soleil* », « *Poppy Gene Tierney* ». Un film vous a-t-il directement inspiré un morceau ?

« Vacances romaines » pour « *Week-end à Rome* ». Et la fin de « *Breakfast at Tiffany's* » pour « *les Pluies chaudes de l'été* ».

Dans « *Blitz* », vous parlez des « flocons de l'été », des « blizzards endimanchés », des « rouges orangés de l'automne », du « vent de l'été »...

Vous êtes le plus météorologique des chanteurs français !

Il faut se méfier de ce qu'on écrit. Le fantasme de l'été sans fin me tarade.

Votre enfance méditerranéenne, peut-elle ?

L'été, c'est le paradis perdu. Mon enfance à écouter les Beach Boys sur un juke-box à Cap Falcon, le petit village de plage près d'Oran où j'habitais en Algérie. Une époque de sentiments très contradictoires : la joie, la liberté, le soleil, la musique, mon premier amour. Mais aussi le sentiment de danger, d'insécurité, de ne pas être auprès de mes



Serge Gainsbourg et Etienne Daho, en 1987.

parents qui m'ont envoyé en pension dès l'âge de 4 ans.

« JOUER SOUS LES BOMBES »

Vous êtes né avec la guerre d'Algérie ?

Le bruit des sirènes qui ouvre l'album, je le connais très bien. Avec « *Blitz* », je convoque peut-être ces sensations de mon enfance, cette peur de la guerre imminente. Petit, on ne se rend pas compte. On est une éponge de l'angoisse de ses parents mais tout le reste paraît loin, heureusement. C'est ce que je chante dans « *Après le blitz* » : « *Nous resterons dressés face au danger, légers face au danger.* » Jouer sous les bombes.

« *Après le blitz* », sur lequel chante Flavien Berger, est un hymne, votre version très personnelle du « *Chant des partisans* ».

C'est vrai ! « *Dans nos uniformes noir et or sur le dancefloor* »... Je me suis longtemps demandé si je gardais cette phrase un peu clicheton mais elle marche bien.

La crainte des attentats a ravivé le souvenir de l'Algérie ?

Bien sûr. Je suis assez résistant à la peur

mais je la sens autour de moi, physiquement. Je me dis qu'il suffit d'un regard de travers de Trump et c'est parti. On en est là. **Qu'est-ce que l'« Hôtel des infidèles » ?**

On m'a demandé, ce matin, si la chanson parlait d'une partouze à douze ! C'est l'Hôtel de la Louisiane, rue de Buci à Saint-Germain-des-Prés, où se retrouvaient les jeunes résistants dans les années 1940. Ses douze apôtres. Depuis, de nombreux artistes y ont résidé, c'est le Chelsea Hotel parisien. J'y ai séjourné à l'âge de 16 ans. Dans la chanson, je fantasme une fiction qui mélange mes 16 ans et les 16 ans de ces résistants. A la fin, quelqu'un halète : prend-il son pied ? Est-il à bout de souffle ?

Paris vous inspire un état de guerre ?

Il y a de ça. Quand je suis parti à Londres, je trouvais la France hypertendue, dans une déprime générale. Depuis mon retour, cet été, j'ai l'impression que le mouvement s'est inversé, je sens une réouverture, davantage de confiance en l'avenir.

Et l'époque ?

Le monde est devenu dangereusement pudibond. C'est hallucinant de voir à quel point il est facile de choquer. En même

temps, on recherche ça, la petite phrase, le mot de trop. Plane comme une envie d'être bousculé. J'ai été ado dans les années 1970, une période très ouverte où régnaient la curiosité, le goût d'expérimenter.

Vous écrivez beaucoup sur l'amour, le désir, sans jamais le genre. Cela vous est naturel ou c'est une gymnastique d'écriture ?

Je ne sais pas faire autrement. Quand je m'adresse à quelqu'un, quel que soit son genre, je dis « tu » ou « vous ». Tout dépend des chansons et à qui elles s'adressent. Le « vous » est assez sexy.

Toutes vos chansons sont-elles liées à des personnes, des moments de votre vie ?

Je n'ai pas assez d'imagination pour procéder autrement. Je trempe ma plume dans mon vécu.

Depuis quelques années, vous cherchez plus l'album, moins le tube. Ils vous pèsent, vos tubes ?

Pas du tout. Un tube, c'est affectif, c'est l'histoire qu'on tisse avec les autres. J'ai la chance d'en avoir tellement. Mais l'album, c'est gratifiant.

Y a-t-il un tube que vous ne voulez plus jouer ?

Pendant un moment, j'ai pris un malin plaisir à éliminer « Week-end à Rome ». Chaque soir, j'étais à deux doigts de me faire lyncher. Si je monte sur scène, c'est aussi par plaisir, pas pour faire juke-box. Quand un type au premier rang crie « Week-end à Rome » du

BIO EXPRESS

Né à Oran (Algérie) le 14 janvier 1956, Etienne Daho a connu un grand succès en 1991 avec son album « Paris ailleurs » (plus de 600 000 exemplaires vendus et une tournée internationale dans 14 pays). Plusieurs de ses albums ont été certifiés or ou platine, dont « Eden » (1996), « Corps et armes » (2000), « Révolution » (2003), « l'invitation » (2007, victoire de la musique de l'album pop rock).

début à la fin, vous vous dites « ben non, c'est moi le patron ». Lors de la dernière tournée, je la faisais au milieu du show, a cappella, et les gens chantaient avec moi. C'était une chanson collective.

Et une chanson qui est de tous vos concerts ?

« Le Grand Sommeil ». Ce n'est pas un tube mais c'est mon ADN. Elle encapsule quelque chose de mes débuts, et j'aime la chanter.

Ces dernières années ont vu disparaître de nombreux artistes qui ont compté pour vous. Que faisiez-vous le jour où David Bowie est mort ?

J'enterrais ma sœur. J'ai appris la mort de Bowie sur le chemin vers le cimetière. Je n'ai jamais pu écouter son dernier album, je ne suis pas prêt, c'est trop mortifère. Ma vie est faite de très grandes joies et de très grands chagrins. Ce n'est jamais tiède.

Vous le connaissiez, Bowie ?

On s'est rencontrés à deux, trois reprises. Le contact n'a jamais été très agréable, il était assez froid. Cela dit, chaque fois il sortait de scène, pas le moment idéal...

“JE N'AI JAMAIS REVU MON PÈRE”

A la fin d'un de vos premiers concerts à l'Olympia, dans les années 1980, votre père, dont vous n'aviez pas de nouvelles depuis plus de vingt ans, a tenté de vous revoir.

Et j'ai refusé. C'était trop tard. Je ne l'ai jamais revu avant sa mort.

Il vous avait abandonné en Algérie, en pleine guerre, pour partir fonder une autre famille ailleurs.

Je me suis souvenu récemment de la dernière fois où je l'ai vu. J'avais 4-5 ans, il était venu au Cap Falcon en Jeep avec des amis, il m'a serré très fort dans ses bras, ne m'a rien dit et il est parti. Ma mère, mes deux sœurs et moi ne l'avons jamais revu et n'en avons jamais parlé.

Vous-même n'avez jamais construit de famille autre qu'artistique ?

Je suis père mais construire une famille, je ne sais pas faire. J'ai une résistance à l'engagement. Je me sentais coupable pour le soir où mon père s'est présenté à l'Olympia. Comme si j'avais voulu lui faire payer son abandon en l'abandonnant à mon tour. Ce n'est pas une compète. Ma chanson « Boulevard des Capucines » sur l'album « l'invitation » m'a permis de me libérer de cette culpabilité. Mon père reste le premier homme de ma vie. « Boulevard des Capucines » a été ressentie comme larmoyante, ce qui m'a horripilé. C'est une chanson joyeuse sur le pardon. Par la suite, j'ai eu du mal à écrire. « Le Condamné à mort », avec Jeanne Moreau, est arrivé à point nommé. A ce propos, le départ de Jeanne a été très important. On est resté en contact jusqu'au bout. Elle me disait qu'elle ne croyait pas à la mort, qu'elle était immortelle. Je ne voyais pas ce qu'elle voulait dire ; aujourd'hui, je comprends. Je la ressens. On entretient, avec les gens qui ne sont plus là, une relation que l'écriture permet de convoquer. **N.S.**